

Jean-Michel Wavelet, Gaston Bachelard, l'inattendu.
Les chemins d'une volonté. Paris, L'Harmattan, 2019, série
« Biographies », 272 p., Préface de Philippe Meirieu

Le philosophe G. Bachelard est inséparable, dans la culture contemporaine, de ses portraits, reconnaissables entre tous, même si parfois on les rapproche de ceux de Marx. Est-ce un pur hasard photogénique ou l'indice que pour une fois l'œuvre et l'homme forment réellement un chiasme significatif et s'enrichissent mutuellement ? Bachelard n'a-t-il pas voulu défendre une nouvelle épistémologie ancrée dans une pédagogie qu'il a expérimentée, et une poétique dont il a revendiqué l'ancrage géographique personnel ?

Pourtant il n'existe que peu de biographies ambitieuses (sauf celle de André Parinaud, journaliste culturel¹). La plus récente de Jean-Michel Wavelet est l'œuvre d'un inspecteur pédagogique du grand-est français, qui trouve en Bachelard, l'homme et le philosophe, un exemplaire rare d'une destinée inattendue, sans cesse relancée par des choix très déterminés. Ils l'ont conduit d'une modeste condition familiale de Bar-sur-Aube, en Champagne pauvre, à la prestigieuse Sorbonne après guerre et à l'Académie des sciences morales et politiques à 71 ans.

J.M. Wavelet, à travers les étapes de la vie surprenante de Bachelard, formant une sorte de roman de formation, à la lecture agréable, s'attache à mettre en exergue deux traits souvent méconnus : sa vocation, sa passion initiales pour des métiers techniques concrets (postier, télégraphiste, puis postulant ingénieur des télécommunications), métiers d'avant-garde à l'époque (bien opposés aux artisans traditionnels qu'il côtoyait et célébrait par ailleurs), bien avant de se consacrer à la philosophie à plus 45 ans ; son engagement plénier ensuite dans l'enseignement, en revendiquant sur un mode polémique, une pédagogie anti conservatrice, contestataire, subversive, aux accents d'éducation libertaire, où la négation est la condition de toute liberté créatrice. Par ces deux traits marquants, la volonté de vie de Bachelard, héritier de la ruralité, autodidacte souvent, solitaire sans carnet d'adresse parisien, illustre une force de vitalité innovante, de créativité humaniste, impressionnantes. Si ces axes thématiques sont assez connus et partagés par les lecteurs, on ne mesure généralement pas de quelle manière, sous quelles formes, à quelles conditions ils se sont manifestés dans la vie même de Bachelard, qui se révèle aux antipodes de ces carrières d'intellectuels, enfants de fonctionnaires ou de la bourgeoisie, bien encadrés par des institutions parisiennes, etc. J.M. Wavelet, dans un texte parfois sinueux, alternant données factuelles et envolées spéculatives, a le mérite de reconstituer une vie polymorphe, intense, dramatique même, chargée d'épreuves et de ruptures, dont on oublie souvent que la grande figure académique de philosophe n'a émergé que

¹ Voir Parinaud, A., *Gaston Bachelard*, Grandes biographies, Paris, Flammarion, 1996, 545 pages.

tardivement à 45 ans, et n'est que l'apogée visible d'une histoire intellectuelle et existentielle d'une exemplarité et actualité insoupçonnées.

Fils d'un père cordonnier et vigneron et d'une mère buraliste (tabac-journaux), le jeune Gaston Bachelard, né en 1884, a grandi dans la petite ville de Bar-sur-Aube (de moins de 5000 habitants) dont il a fréquenté l'école puis le collège (à partir de 1895) jusqu'au baccalauréat (filière moderne sans latin). Pour gagner sa vie, il devient à 18 ans répétiteur au collège de Sézanne (à 100 km de chez lui), pour un an. En 1903, il est recruté, par concours, surnuméraire au bureau de postes de Remiremont (Vosges), en même temps que son ami Paul Evrard, où il travaille 10h par jour. Il repasse son baccalauréat, cette fois en série scientifique, Au bout de deux ans, il est appelé à faire son service militaire de 1905 à 1907 à Pont-à-Mousson : nommé « cavalier », puis « brigadier », il opère comme télégraphiste, grâce à ses compétences dans le morse, nouvellement inventé.

Au sortir du service militaire, plutôt que de retourner dans sa région natale, il opte d'aller à Paris pour se voir employé au bureau postal de la gare de l'est, terminus de la ligne de chemins de fer en provenance de l'est. D'abord ambulancier, il travaille de nuit dans les wagons postaux à trier le courrier, avant d'obtenir un poste au Central téléphonique (p. 65). Dans cet environnement, Bachelard s'enthousiasme pour les nouvelles technologies électriques, pour la physique des ondes, pour les promesses des télécommunications (La radio l'a toujours fasciné, et il écouterait durant sa vieillesse les actualités sur le transistor offert par sa fille). Tout en travaillant ainsi à Paris, il commence (1909) à se lancer dans des études supérieures, en préparant une licence de mathématiques (obtenue en 1912) à 28 ans, en vue de pouvoir préparer le concours d'ingénieur des postes ; il le prépara plusieurs fois jusqu'en 1914, à la veille de la guerre, auquel il échoua en fin de compte douloureusement.

Dans ce contexte, sa vie est marquée par son mariage, la veille du conflit, le 8 juillet 1914, avec Jeanne Rossi, amie d'enfance, institutrice puis directrice d'école à 9km de Bar-sur-Aube. Il affronte donc la déclaration de guerre avec la fin de ses rêves d'ingénieur, mais aussi avec le bonheur d'une charge de famille à venir. L'école, la philosophie, ne sont pas encore d'actualité².

Arrive la seconde guerre mondiale : il fut mobilisé de 2 août 1914 au 16 mars 1919, lui imposant 38 mois de tranchées, entre 30 et 35 ans. Il fut affecté aux transmissions où il a vécu de dramatiques assauts et où il fit preuve d'une grande bravoure (au point de se voir décerné la Croix de guerre et d'être cité à l'« ordre de la nation ». Il reste d'ailleurs Officier de réserve jusqu'en 1934.

Au sortir de la guerre, resté sur sa déception d'un avenir dans les techniques, Bachelard se tourne cette fois vers les sciences pour elles-mêmes. En 1919 il retourne à Bar-sur-Aube, rejoindre son épouse et opte cette fois professionnellement pour l'école : il décide d'enseigner dans son propre collège, tout en commençant une licence de philosophie en 1920, avant de préparer sa thèse.

² Dans son enseignement, il fait souvent état du monde technique et industriel, comme ce souvenir d'une visite d'une chaîne de fabrication d'ampoules électriques (p. 96) ; il ne manque pas d'évoquer en 1949 « l'avenir des robots », dans *Le rationalisme appliqué* (p. 97).

Cette année 1919 le voit donc devenir professeur auxiliaire de physique et chimie et jeune père de sa fille Suzanne. Au bout de 7 mois, il connaît l'épreuve du deuil, avec la mort (suite à la grippe espagnole) de sa femme de 25 ans, le 2 juin 1920. Il perdra d'ailleurs ses deux parents quelque temps après, en 1923 et 1925. Entre temps, il prépare et réussit l'agrégation de philosophie en 1922. L'engagement dans la philosophie des sciences est-elle une manière de faire face aux drames de sa vie intime ? Il va d'ailleurs quitter la campagne (de Voigny) qui l'obligeait chaque jour à marcher dans les vignes pour rejoindre son collègue, pour venir s'établir avec sa fille à Bar-sur-Aube. Mais en dépit de tout, il maintient son légendaire rythme de vie et de travail en dehors de l'enseignement : » Il se couchait vers 21h30 et dormait jusqu'à minuit, puis il se mettait au travail, de minuit à quatre heures, pour ensuite se recoucher jusqu'à 7h30 du matin, heure à laquelle il commençait sa deuxième journée »³. Il travaillait ensuite toute la matinée et se promenait l'après-midi⁴. Ces années d'enseignement en collège⁵ et de spécialisation dans la philosophie des sciences contemporaines (les premiers textes de Einstein ont publiés en 1905) vont être décisives pour décrire à la fois la psychologie de l'esprit scientifique de l'individu (surtout de ses élèves) et l'épistémologie des ruptures scientifiques sur plan culturel, scellant la valeur heuristique des idées de rupture, de psychanalyse cognitive et d'histoire linéaire des idées. J.M. Wavelet pense que cette orientation vers les sciences et les mathématiques, constitue un changement majeur de Bachelard, plus attiré dans sa jeunesse par la technique (1905-1920).

La thèse d'Etat de philosophie menée sous la direction de Léon Brunschvicg et soutenue en Sorbonne en 1927, lui permet d'être recruté sur un poste de professeur de philosophie à l'université de Dijon en 1930, à l'âge de 46 ans, mettant ainsi un point final à ses années champenoises pour connaître 10 années de vie bourguignonne (où il reviendra d'ailleurs régulièrement après sa nomination à Paris) jusqu'au début de seconde guerre mondiale.

La suite est plus connue et J.M. Wavelet devient plus concis sur cette période de la vie, plus ouverte sur le monde universitaire⁶. La période dijonnaise reste marquée, à la veille de la seconde guerre mondiale, par un déplacement de la rationalité scientifique vers l'imaginaire poétique. De 1937 à 1947, tous les ouvrages, surtout consacrés à la poétique des éléments de la nature (deux d'entre eux étant rédigés à Paris, occupée par les Allemands), explorent l'imagination poétique et onirique⁷. L'université, libérée en 1945, lui confie enseignements et responsabilités croissantes (Institut de d'histoire et de philosophie des sciences) qui participent à sa renommée. De 1948 à 1956, il se consacre de nouveau pleinement à l'épi-

³ Témoignage de G. Giroux cité p. 50.

⁴ G. Bachelard à la radio, cité p. 229.

⁵ Il est bon de se rappeler les effectifs réduits d'élèves : 1 élève en mathématiques, 2 en philosophie, 3 en physique-chimie, 7 en classe de première. Il enseignait d'ailleurs la plupart des matières de la classe de 6ème à la terminale.

⁶ Il serait important d'insister sur les hésitations de Bachelard à quitter Dijon pour Paris et la nostalgie de Dijon durant les années d'occupation.

⁷ Commencée en 1938 avec *La psychanalyse du feu*.

stémologie ; il faudra attendre les dernières années pour voir Bachelard revenir à l'esthétique de la rêverie. Il donna son dernier cours en Sorbonne en 1955, à 71ans, où il entra aussi à l'Académie des sciences morales et politiques. Il décède le 19 octobre 1962, après avoir enduré de l'artérite et été affaibli par une leucémie. Il est enterré au cimetière de sa ville natale où sa fille le rejoindra plus tard.

Le parcours novateur de la biographie intellectuelle de J.M. Wavelet est centré sur les affinités de Bachelard avec la pensée technique et avec l'audace pédagogique, à contrecourant de certains clichés sur un philosophe des sciences pures (mathématiques, physique et chimie) et d'un rêveur solitaire, renouvelant ainsi la représentation de l'homme et de l'œuvre. Il n'est pourtant pas avare de remarques et de récits, apparemment anodins ou pittoresques, mais qui raffinent le portrait : Bachelard, père de Suzanne, tout en souci perpétuel pour sa petite fille, qui l'accompagne partout, en classe, dans ses promenades ; Bachelard, professeur de collège, bienveillant au point de refuser de punir un élève ; Bachelard, bourguignon, dégustant du vin dans le vignoble, avec ses amis Roupnel et Gérard-Varet (p. 71-72) ; Bachelard, faisant son marché à la place Maubert, au pied de son petit appartement de la Montagne sainte Geneviève (qu'il partage avec sa fille, devenue philosophe et même universitaire) pendant que Sartre s'enfumait à dans les cafés de Saint Germain des près. Combien drôle est la critique -rapportée par Wavelet- du « Roquentin » de « la Nausée » qui ne saurait même pas se servir d'un outil (p. 79-80) ; Bachelard, très sensible à la musique qu'il a pratiquée dès sa jeunesse de Bar-sur-Aube (comme violoniste dans l'harmonie municipale⁸) : expérience sonore qui vient souvent servir de métaphore à ses descriptions phénoménologiques de l'imaginaire ; Bachelard connaisseur des jeux et des jouets d'enfants⁹ ; etc.

Autant d'instantanés et d'anecdotes (souvent tirés de citations de ses livres passant inaperçues au lecteur pressé), qui loin d'être une sorte de face privée d'un penseur, constituent, des expériences cruciales, conduisant, induisant sa pensée écrite. Car la philosophie de Bachelard est une pensée de l'homme réel, dans sa pluralité, dans l'expression spontanée ou éduquée de ses expériences du monde, toujours attentive à en saisir les mouvements, discontinuités et ruptures, mais aussi les grandes orientations de fond qui conduisent à un accomplissement heureux. On ne peut comprendre les positions de Bachelard si on ne les reconduit vers leurs expériences personnelles, subjectives, intimes, à la recherche de la vérité et du bonheur, si on ne les rapproche pas des malheurs cumulés, dans sa famille, dans la guerre des tranchées, durant l'occupation allemande. La pensée de Bachelard est une pensée à l'épreuve de la sincérité, de la complexité (le simple est toujours faux), de l'alternance, de la nouveauté, mais au service de la totalité de l'homme,

⁸ Il semble apprécier particulièrement son compatriote P. Emmanuel, Debussy et Ravel mais aussi ... Wagner.

⁹ Allant jusqu'à recommander les jouets solides : « le jouet privé de structure interne donne.. une issue normale à l'oeil inquisiteur, à cette volonté du regard qui a besoin des profondeurs de l'objet » (*La terre et les rêveries du repos*), cité p. 141. Voir aussi p. 135 sq.

de l'homme intégral, du jour et de la nuit, de la raison abstraite et de la rêverie la plus archétypale. J.M. Wavelet, sans proposer une véritable biographie chronologique¹⁰, nous fait partager avec conviction son étonnement, son admiration devant une vie pensée et une pensée vivante, au spectre changeant et inattendu. Il ne veut pas tout restituer, mais sa double focale sur la passion pour l' »homo faber » et pour la maïeutique professorale devient une sorte de condensé de l'âme bachelardienne, d'une actualité éblouissante. On peut conclure avec lui : « Bachelard a choisi cette vie intranquille de penseur inattendu et surprenant, cette vie dérangement de celui pour qui rien ne va de soi, cette vie riche et multiple de l'homme de culture » (p. 262).

Jean-Jacques Wunenburger
IRPHil, Université Jean Moulin Lyon3
jean-jacques.wunenburger@wanadoo.fr

¹⁰ mais qui constitue une riche anthologie de citations souvent inattendues.

